

Iqbal (M.) Le Livre de l'Eternité (Djâvid-Nâma)

Charnay Jean-Paul

Archives des sciences sociales des religions, Année 1963, Volume 15, Numéro 1
p. 187 - 189

[Voir l'article en ligne](#)

Avertissement

L'éditeur du site « PERSEE » – le Ministère de la jeunesse, de l'éducation nationale et de la recherche, Direction de l'enseignement supérieur, Sous-direction des bibliothèques et de la documentation – détient la propriété intellectuelle et les droits d'exploitation. A ce titre il est titulaire des droits d'auteur et du droit sui generis du producteur de bases de données sur ce site conformément à la loi n°98-536 du 1er juillet 1998 relative aux bases de données.

Les oeuvres reproduites sur le site « PERSEE » sont protégées par les dispositions générales du Code de la propriété intellectuelle.

Droits et devoirs des utilisateurs

Pour un usage strictement privé, la simple reproduction du contenu de ce site est libre.

Pour un usage scientifique ou pédagogique, à des fins de recherches, d'enseignement ou de communication excluant toute exploitation commerciale, la reproduction et la communication au public du contenu de ce site sont autorisées, sous réserve que celles-ci servent d'illustration, ne soient pas substantielles et ne soient pas expressément limitées (plans ou photographies). La mention Le Ministère de la jeunesse, de l'éducation nationale et de la recherche, Direction de l'enseignement supérieur, Sous-direction des bibliothèques et de la documentation sur chaque reproduction tirée du site est obligatoire ainsi que le nom de la revue et- lorsqu'ils sont indiqués - le nom de l'auteur et la référence du document reproduit.

Toute autre reproduction ou communication au public, intégrale ou substantielle du contenu de ce site, par quelque procédé que ce soit, de l'éditeur original de l'oeuvre, de l'auteur et de ses ayants droit.

La reproduction et l'exploitation des photographies et des plans, y compris à des fins commerciales, doivent être autorisés par l'éditeur du site, Le Ministère de la jeunesse, de l'éducation nationale et de la recherche, Direction de l'enseignement supérieur, Sous-direction des bibliothèques et de la documentation (voir <http://www.sup.adc.education.fr/bib/>). La source et les crédits devront toujours être mentionnés.

Ce volume de la « Chicago History of American Civilization », publiée sous la direction de Daniel J. Boorstin, fera, en partie au moins, la joie des sociologues. Au lieu de raconter une fois de plus l'histoire des Eglises protestantes américaines, l'A. a en effet choisi de prendre du recul par rapport aux événements et aux dénominations particulières pour tracer par les sommets une évocation sociologique du protestantisme américain depuis ses débuts. De ce point de vue, les deux premières parties (huit chapitres, p. 1-127) intitulées *formation du Protestantisme américain* et *formation d'une Amérique protestante* sont particulièrement remarquables. L'A. y montre une grande connaissance des sources et des faits, et discute fort patiemment sa propre problématique en manière d'introduction. Il analyse avec beaucoup de finesse la théorie selon laquelle chaque réforme nationale est, pour les réformateurs et dans son pays d'origine, une Eglise légitime, ainsi que sa transformation en dénominationalisme sur les rivages d'Outre-Atlantique. Sous l'influence de circonstances historiques et sociales particulières, cette doctrine a formé son visage propre au protestantisme américain, dont l'unité, et non la diversité, paraît essentielle à M. Hudson. La dernière partie de l'ouvrage, où l'A. étudie *le protestantisme dans l'Amérique post-protestante* (p. 128-176) est moins convaincante. Peut-être est-elle trop rapide pour cela. On y trouvera résumées des thèses bien connues de Will Herberg et de Martin Marty. On regrette que l'A. n'ait pas approfondi la question avec autant de maîtrise qu'il l'avait fait dans les pages précédentes. Néanmoins son ouvrage mérite la lecture. Il se termine par une liste des principales dates de l'histoire du protestantisme américain et des indications de lecture qui auraient pu être plus abondantes.

J. S.

158

IQBAL (M.).

Le Livre de l'Eternité (Djâvid-Nâma). (Trad. par Eva Meyerovitch et Dr. Mohammed Mokri). Paris, Albin Michel, 1962, 178 p. (Coll. *Spiritualités vivantes*, Série Islam; U.N.E.S.C.O., œuvres représentatives, série persane).

Le Qoran et la tradition musulmane décrivent l'Ascension nocturne — le *Mirâdj* —, que le Prophète fit à travers l'espace. La littérature islamique s'en est souvent inspirée. La très célèbre *Risâla al-Ghufrâm* (l'Épître du pardon) d'al-Maari n'aurait-elle pas été connue de Dante ? Iqbal utilisa à son tour ce procédé, dans son *Livre de l'Eternité* (publié en 1932,

en persan). Il a alors déjà donné son œuvre capitale (*Six Lectures on the Reconstruction of Religious Thought in Islam*, Lahore, 1930), et, président de la Ligue musulmane de l'Inde, leader incontesté des musulmans hindous — il est le père spirituel du Pakistan moderne, il participe en 1931 et 1932 à la Conférence de la Table Ronde qui, à Londres, tente — en vain — de donner une constitution au sous-continent. Aussi bien, le *Livre de l'Eternité*, sous les aspects quelque peu ésotériques et éclectiques qu'appelle le genre, révèle certaines des constantes les plus solides de la pensée d'Iqbal.

Dans le Prologue, au Ciel, la terre, aux riches matières mais inhabitée et sans conscience, reçoit de Dieu la promesse qu'un être lui sera donné, capable de comprendre l'univers : se dégageant peu à peu de la pure nature, l'homme atteindra un jour à la perfection. Le narrateur, sous le nom de Zindarud (Fleuve vivant), commence donc sa quête spirituelle. Son guide — tel Virgile pour Dante — sera Djellal ed-Dîn Rûmi, le grand mystique du XIII^e siècle. Rûmi qui, à la nécessaire mais insuffisante raison, a ajouté l'expérience et l'amour, a cherché à fortifier le soi, et a professé que la prédestination (*taqdîr*) signifiait, non pas une négation antérieure par Dieu du libre arbitre de l'homme, mais la loi de la vie ; donc une évolution qui soulève l'âme, ou, plus exactement, l'univers tout entier : l'effort est la vie, et l'effort de l'homme, par le pouvoir de son désir et la pureté de ses tentatives, peut révéler, et même créer de nouveaux mondes. Précisément, Zervan, l'Esprit du Temps et de l'Espace, exhorte le narrateur à transcender les limites qu'imposent les contingences (Prologue sur la Terre). Apparaissent alors successivement, dans les cieux des différentes planètes, divers personnages célèbres, par lesquels Iqbal exprime sa pensée.

Dans le Ciel de la Lune, « domaine de Dieu », le sage indien Vishvamitra et Sorûsh, incarnation mazdéenne de la soumission à Dieu, affirment la supériorité de l'Orient sur l'Occident dans la recherche de la vérité au delà des apparences. Puis Gotama (Bouddha) et Zoroastre prêchent la vertu de l'action, de l'effort, plus délectables que le résultat lui-même. Le Christ apparaît dans une vision tolstoïenne : Afranghin (l'Européenne), dont la profession est la sorcellerie, à la dialectique efficace mais captieuse, l'a glorifié en parole et dégradé en pratique : elle en subira le châtiement. A Mahomet, l'un de ses ennemis mecquois les plus acharnés, Abû Djahl, reproche la destruction des vieilles idoles, et

sa passion de l'égalité qui a fondé la dignité de l'homme.

Dans le Ciel de Mercure, « séjour des saints », Djellâl ed-Dîn al-Afghâni, réformateur musulman du XIX^e siècle qui, le premier, prit conscience que la souveraineté européenne n'avait pas seulement un aspect politique et économique, mais atteignait l'Islam dans son essence la plus intime, tonne contre les divisions en patries imposées par le maître étranger, alors que la religion doit rassembler tous les croyants, et condamne le capitalisme, qui « cherche l'esprit pur dans la matière », et le communisme « qui ne reconnaît pas Dieu, et est basé sur l'égalité des besoins de l'estomac ». Mais ce dernier magnifie cependant la fraternité, et a de nombreux points communs avec l'Islam : refus de l'exploitation de l'homme, instauration d'un ordre nouveau, refus d'appropriation individuelle de la terre, éminente dignité de l'individu. Afghâni exhorte le peuple russe à revenir vers l'Orient, et plus particulièrement vers le Qoran, pour féconder la technique par l'amour. De même, Saïd Halim Pacha (illustre ministre du sultan Abdul Hamîd) s'élève contre les réformes de Mustapha Kemal, qui n'a pris de l'Occident que son côté purement matériel.

Dans le Ciel de Vénus, l'assemblée des anti-ques Dieux orientaux (Baal...) se réjouit : la religion est de nouveau détruite par la souveraineté terrestre, le racisme, les désirs les plus contingents. Pharaon déplore le viol de civilisation qu'a constitué l'impérialisme triomphant, et Kitchener est démasqué, qui voilait la rapacité de sa politique sous des dehors civilisateurs : le Derviche du Soudan prédit la libération de l'Afrique.

Dans le Ciel de Mars, vit un peuple aussi savant que les Européens, mais qui a su, à l'inverse de ceux-ci, subordonner le corps au cœur. Un astronome martien fait visiter au narrateur et à son guide la ville de Marghadin, qui ignore le profit capitaliste, la force coercitive l'inégalité sociale. Comme tant d'autres (Platon, More, Fénelon...), Iqbal décrit la cité idéale. L'astronome explique aussi que la prédestination est non fatalité, mais libre soumission à la loi divine et à l'ordre naturel. En repoussoir, les voyageurs entendent une prophétesse, vierge européenne transplantée par un magicien néfaste sur Mars, et qui prédit la parthénogénèse, donc l'extinction du principe mâle, et de l'amour qui vivifie le monde.

Dans le Ciel de Jupiter, sont réunis ceux qu'un inextinguible désir de perfection a incité à chanter le devenir éternel. Non seulement Hallâj, martyrisé à Bagdad en 922, le

poète hindou Ghâlib, la poétesse persane Tahîra (Qurat ul-Ayn), adepte du babisme et martyrisée en 1852, et qui, tous trois, à la sclérose de la religion officielle, aux joies matérielles et banales du Paradis, préféraient un constant effort sur soi, une quête toujours nouvelle et l'incandescente joie du sacrifice. Mais aussi Satan, « Seigneur des Exilés », qui se fait de l'abandon de la beauté divine un ascétisme (cf. Milton), et qui implore néanmoins de Dieu la grâce de se mesurer, non à Adam, cette trop faible créature vaincue d'avance, mais devant un plus digne adversaire : lui aussi appelle donc la perfection de l'homme.

Dans le Ciel de Saturne, s'agitent les esprits mauvais qui ont trahi leur peuple : Djafar du Bengale, Sadîq du Deccan, alliés des Anglais au XVIII^e siècle. Et l'âme de l'Inde se lamente sur son esclavage.

Mais la Mort ne peut rien contre l'âme : le non-être n'est pas la négation de l'être ; et « Au delà des cieux », les voyageurs découvrent d'encore plus purs esprits : Nietzsche d'abord, incompris de son temps et de sa civilisation, « martyr sans corde et sans gibet », « poignée de terre brûlée du désir du cœur », appelant un homme qui réaliserait pleinement sa stature, et espérant en cette réalisation par une évolution progressive, mais qui n'a pas été entendu de son époque. Au delà des limites de la création, dans les jardins du Paradis, se tiennent les plus sages des mystiques et des monarques orientaux : la princesse hindoue Sharaf-en-Nisa (XVIII^e s.), qui, toute sa vie, récita le Qoran, — la Parole divine ; le mystique persan Sayyed Ali de Hamadân (XIV^e s.), qui chante l'extase divine et préconise le refus de l'autorité étrangère ; le poète Ghâni, mollah du Cachemire (XVII^e s.), qui appelle à la libération de son peuple ; le poète indien Bhartrihari (VII^e s.), qui glorifie la recherche, le désir, l'action. Puis les rois : Nadîr, Schah de Perse (XVIII^e s.), qui essaya de réconcilier musulmans orthodoxes et chi'ites ; Abdali, fondateur du royaume d'Afghanistan, — le seul royaume inviolé par l'Européen ; le sultan martyr, Tippto Sahib, qui mourut en défendant sa patrie contre l'Anglais. Tous trois appellent l'Asie à ne plus accepter la tutelle de l'Europe : peu importe la mort corporelle, elle est naissance d'une nouvelle vie, départ vers l'Ami...

Et les voyageurs parviennent enfin « En la présence de Dieu » : car le Paradis n'est que l'une des manifestations du Tout-Puissant. Et le « cri de la Beauté éternelle », toujours en devenir, ordonne au narrateur : abandonne, transcende l'Orient et l'Occident ; libère-toi

de tout, et marche librement avec tous ; vis de telle sorte que chaque être, chaque atome de poussière soit illuminé de ta propre lumière ; participe à cette évolution qui doit faire progresser la matière elle-même vers le spirituel : aphorismes qui ne sont pas sans rappeler les théories du P. Teilhard de Chardin. Le voyage du narrateur s'achève donc au seuil des plus éblouissants et infinis horizons spirituels.

Dans un dernier chapitre, adressé à son fils Djavid, Iqbal recommande « à la nouvelle génération » une connaissance et une pratique éclairée de l'islam, grâce à la fois à l'oraison contemplative et à la pensée discursive ; l'amour du prochain et le respect de soi.

Tel est le récit linéaire de ce livre, où s'entremêlent constamment quelques-uns des thèmes les plus chers à Iqbal. Sur le plan spirituel, il traite du conflit éternel de l'âme, et décrit l'histoire des combats humains contre le mal, contre le fanatisme ou le pharisaïsme religieux, contre la soumission aux instincts matériels ; il préconise un approfondissement et une purification de l'Islam, susceptibles de fonder aussi bien une conduite de vie personnelle qu'une régulation de la vie politique, et une direction à un progrès humain, quasi illimité. Ce progrès, s'il est fonction de la science, exige encore plus l'amour. Dans la contingence politique, Iqbal rejette l'emprise matérialiste de l'Occident, aspire à la libération de l'Asie, rejette catégoriquement le capitalisme, espère en un communisme spiritualisé.

Mais, au delà de ces thèmes, le *Livre de l'Eternité* est également précieux en ce sens qu'il autorise, en quelque sorte, une « sociologie de l'au delà » : il fait défiler les héros, les mystiques, les poètes, les monarques qui sont, pour l'Orient, les plus grands des modèles, ses plus prestigieuses « figures de proue ». Et cette parade atteint parfois au souffle de la *Divine Comédie*, ou aux accents les plus pénétrants de la poésie orientale, si elle n'échappe pas toujours à un certain pittoresque de pacotille : celui de Flaubert dans la *Tentation de Saint Antoine*.

Mais une double constatation s'impose : ces personnages, qui font rêver et inspirent les masses asiatiques, seul le spécialiste, en Occident, les connaît. A l'inverse, sauf le Christ — revu par Tolstoï — et Nietzsche (envisagé plus dans son destin de dément que dans son orgueilleuse et brutale théorie du surhomme), aucune des grandes figures spirituelles de l'Occident n'apparaît. Ignorance, refus délibéré du musulman convaincu qu'était Iqbal ? Ce grand poème, s'il aspire à la convergence mentale de l'humanité, est

aussi un témoignage précieux sur les thèmes, les guides spirituels dont s'inspirent les esprits les plus ouverts, mais désireux de conserver une foi religieuse absolue, des musulmans du sous-continent. Encore que, dans les pays arabes, l'influence d'Iqbal (mort en 1938) ait quelque peu baissé auprès de la nouvelle génération, plus soucieuse d'efficacité immédiate, par théorie socialiste, ou d'un Islam moins ésotérique...

J.-P. C.

159

JACOB (N.),
AUBERT (J.-M.), DUNAS (A.),
VILLEY (M.), GARDIES (J.-L.).

Pratique du droit et Conscience chrétienne. Paris, Ed. du Cerf, 1962, 270 p. (Coll. *Rencontres*, 64).

Le Centre international de recherches et d'échanges culturels (C.I.R.E.C.), fondé à Paris par un groupe de dominicains et de laïcs, s'applique depuis plusieurs années « à confronter dans un esprit d'ouverture et de vérité les valeurs du monde et les valeurs évangéliques ». Le présent volume rassemble les réflexions de théologiens, de juristes et de philosophes sur le droit naturel. Cette notion a beaucoup varié depuis les Grecs jusqu'à nos jours, où les rénovateurs du thomisme rencontrent d'aussi farouches contradicteurs que Karl Barth et Hans Kelsen. Entre les cinq auteurs des huit chapitres que l'on nous présente l'accord est loin de la perfection.

Nous doutons même qu'il se fasse contre les sociologues, mentionnés à la hâte parmi les positivistes adverses, et qui eussent mérité mieux qu'un trait. La pensée de Gurvitch se résume-t-elle en trois lignes et la parenté avec les soviétiques s'explique-t-elle en une phrase d'état civil ?

Il serait bon de confronter tous ceux qui réfléchissent non sur le droit en général mais sur l'histoire du droit pour que, d'accord, ils reconnaissent ce qu'il y a de permanent dans la conception du juste et de variable dans les conceptions de la justice et de la loi, qu'inspirent aux diverses sociétés leur structurel éphémère et leurs besoins changeants.

G. L. B.

160

KANAPA (Jean).
La doctrine sociale de l'Eglise et le marxisme. Paris, Ed. sociales, 1962, 324 p.

Dès les premières pages de l'ouvrage l'auteur prend acte des essais catholiques et plus particulièrement jésuites qui, dans les années récentes, ont entrepris de traiter le marxisme : « Il est significatif qu'on soit loin, avec ces